

LETTRE A CARLOTTA

Incipit: Carlotta, ma fille au rire de gorge en cascades, me demanda un jour si, comme elle, j'avais l'impression d'avoir eu plusieurs vies.

Cette question loin d'être anodine, entrebâilla une porte vers les grandes interrogations de son âme. Elle souhaitait certainement une validation, un dialogue, une connivence.

Alors oui, ma fille chérie, tout comme toi je ressens depuis très longtemps cette sensation d'avoir eu plusieurs vies, parfois délicieuses, parfois difficiles. Est-ce pareil pour toi ?

Pour moi, c'est un besoin impérieux d'évasion, et aussi une manière de réparation. Les dés de nos existences sont jetés parfois de façon injuste. Mais donc, nous avons la chance d'accéder à des mondes qui nous équilibrent. C'est une très bonne nouvelle, tu ne trouves pas ?

Tu me confieras un de tes procédés pour changer de vie si tu es d'accord, et je vais te raconter un des miens, pour t'encourager.

Je choisis une crique ensoleillée, des rochers enchâssant une plage de sable blanc, une mer fraîche à l'étale pour la transparence. Équipée pour ma plongée, combinaison, cagoule, palmes, masque et tuba, je serre à ma taille une ceinture légèrement plombée et accroche ma bouée de signalisation.

A moins de cinquante centimètres de profondeur je commence à explorer à plat ventre le fond sablonneux. Tout ici est translucide, algues rouges, vertes, blanches, balancées mollement par le courant marin. Le sable offre un relief dunaire miniature modelé par la marée, on dirait des empreintes digitales. Sais-tu que tes empreintes digitales se sont formées par ce même phénomène, lorsque tu remuais tes tout petits doigts dans le liquide amniotique au moment de la formation de ta peau ? Vois comme c'est émouvant ! A cette profondeur, ce monde est rassurant, le soleil joue avec les transparences, la lumière de surface se décompose en prisme arc-en-ciel et les petits poissons mènent leur vie à l'abri des herbiers. Tapis dans le végétal au cœur de corolles orangées ou lie-de-vin, des bataillons de mollusques, minuscules splendeurs, déploient leurs armes de grignotage et de perforation.

Il faut aller plus loin, au milieu des rochers immergés, là où les pieds ne touchent plus rien de terrestre. Dans les profondeurs s'accrochent de plus grandes algues ambrées, munies de flotteurs, d'autres aux formes gaufrées colonisées par des balanes, ou encore serpentines, toutes agitées par le courant, amples mouvements synchronisés d'un ballet échevelé. L'eau devient plus froide. Ici, les failles abritent des crabes verts, des tourteaux juvéniles ou des étrilles agressives. Je peux parfois apercevoir derrière un rideau de goémon les mouchetures carmin et les lèvres vertes, charnues, d'une vieille commune. Poisson furtif malgré son air débonnaire et ses flancs arrondis, elle se replie dans sa cachette à la vitesse de l'éclair. Encore un peu plus loin, un courant froid remonte et me pince la naissance des sinus. Ma respiration devient plus difficile, je remonte plus souvent en surface.

Vers le large apparaît un plan rocheux vertical qui plonge dans une forêt de laminaires. La marée remonte et apporte avec elle une matière floconneuse qui réduit la visibilité. Soudain, ce monde sans lumière et sans horizon me semble hostile. Ma cage thoracique se serre, je sens s'amplifier les pulsations de mon cœur, j'ai très froid.

A mes pulsations cardiaques pourrait répondre la rythmique obstinée des deux notes du film *“Les dents de la mer”* Mi-fa, mi-fa, mi-fa. Je laisse monter la frayeur, elle me rappelle que je suis vulnérable, que je suis une proie et que je dois fuir. Demi-tour immédiat. Je palme sans réfléchir, avec cette énergie venue de la nature même du vivant. J'utilise le courant de marée montante pour nager plus vite.

C'est seulement quand je suis dans les cinquante centimètres d'eau avant la plage que je rampe sur le sable, je deviens littéralement cet animal primitif sorti pour la première fois de l'océan il y a des millions

d'années. Il vit en moi, dans mes cellules. Lui ne sait pas que je vis en lui. Je renais de cette façon, me redresse, titubante, ivre de fatigue et d'un bonheur jubilatoire.

Tu sais quoi, ma Carlotta ? Je mangerais bien une part de Kouign Amann tiède avec toi au bord de la mer.

Odile L.

